

« Liminaire : au risque du bonheur »

Michèle Émond

Horizons philosophiques, vol. 14, n° 1, 2003, p. II-VI.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801247ar>

DOI: 10.7202/801247ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Liminaire

Au risque du bonheur

Les philosophies, les religions et les sciences humaines racontent une histoire du bonheur et proposent un itinéraire semé de jalons pour y accéder. Bonheur individuel ou collectif, bonheur terrestre ou promesse pour l'au-delà, sagesse ou satisfaction des sens, les avenues pour l'appréhender sont multiples. Être heureux : la félicité de l'âme, radieuse et le silence du corps, apaisé.

L'histoire du bonheur pourrait s'écrire à partir des malheurs dominant la pensée philosophique ou intellectuelle de chaque époque. Les mots des philosophes grecs de l'antiquité : le mal, la souffrance et leur contraire, le bien, la félicité, restent actuels, mais chaque époque identifie de nouvelles sources de souffrance humaine, ouvrant des domaines à explorer et reculant d'autant le terme de la quête. Les avancées de la pensée psychologique du 20^e siècle à partir des concepts élaborés par Freud, comme inconscient, complexes, névroses, par exemple, apportent de nouveaux maux à surmonter, en vue d'atteindre un état plus conscient ou moins souffrant. Le vingtième siècle a aussi mis un terme aux visées radieuses promises par le développement des sociétés modernes. Les horreurs des guerres mondiales, l'échec de l'idéal socialiste dans les sociétés de l'Est européen, autant d'expériences qui disent que l'espérance d'un bonheur collectif est en déshérence. Ce qui semblait accessible pour les penseurs de l'antiquité est devenu chimère pour la modernité, compte tenu de la radicalité du mal. Le bonheur n'est plus une espérance légitime mais ce qui peut ou non arriver, retrouvant ainsi le sens étymologique du mot bonheur comme ce qui arrive en bien, sans que l'on puisse en contrôler la venue.

Un héros à la mesure de la quête actuelle du bonheur comme forme de réalisation du moi idéal serait Don Quichotte dont les aventures sont à la mesure des clameurs des grands combats du passé que son âme réclame. Et pour les mêmes enjeux : la gloire, la justice, l'honneur. Et par l'exaltation des valeurs des romanciers de chevalerie : amour, fidélité, amitié, joie de vivre qui demeurent, éternelles. Entendons-nous les échos de ces batailles dans les récits philosophiques ou autres d'êtres en quête de bonheur?

Les philosophes, psychologues, sociologues et autres écoutants de la rumeur du monde ne font pas que mettre des mots sur les

sources de souffrance, sur les baumes possibles ou les contraintes inévitables. Certaines recherches actuelles tentent d'identifier ce qui dans les récits des grands éclopés de la vie leur a permis de survivre. Pour Cyrulnik¹, par exemple il semble que la capacité de se dévouer pour les autres et la résilience, soit la capacité de résister au malheur et de rebondir après la chute, fassent partie des conditions minimales pour échapper à la grande sidération du malheur. La résilience, voilà un concept bien démocratique puisqu'il offre à tous les étages de la société, et malgré les embûches du jeu social, des possibilités de récupérer les gaffes au cours de la vie. Le bonheur est peut-être cette possibilité de croire que quelque part, la chance, la vie vont nous rattraper, surtout nous empêcher de sombrer et plutôt nous entraîner dans la danse. D'autre part, nul n'est éternel ou invincible; les artifices promettant l'éternité et la jouissance paroxystique sont multiples. L'enfantement, la reconnaissance, l'hédonisme au quotidien sont quelques-uns des synonymes possibles du bonheur aujourd'hui. Mais il y en a d'autres, plus factices; à la mesure des miroirs aux alouettes qui nous égarent sur des chemins sans issue.

Les textes réunis ici illustrent quelques jalons historiques dans la pensée philosophique et sociologique du bonheur. Ce tour d'horizon approfondira la réflexion sur les voies d'accès au bonheur de la modernité à partir de la montée de l'individu et de son insatiable désir de se connaître, de se réaliser et de participer à l'avènement d'une ère bienheureuse.

Dans «Montaigne et Rousseau ou le bonheur animal d'être à soi», Philippe Pruvost passe en revue les différentes attitudes de l'antiquité qui concluent à l'impossibilité d'accéder au bonheur ici-bas. Reconnaisant que cette aspiration reste légitime, l'auteur convoque Montaigne et Rousseau pour nous amener à reconnaître que le bonheur se trouve dans le sentiment animal de notre existence. À partir d'une expérience commune, celle d'une chute, où chacun a frôlé la mort, les deux philosophes décrivent cette révélation qu'ils y ont eue. Pour Montaigne la philosophie, la réflexion deviennent presque inutiles, puisqu'il réalise que l'homme est naturellement pourvu de la capacité de trouver une consolation lorsqu'il avoisine la plus effroyable des réalités, la mort. Rousseau n'abandonne jamais l'intuition que le monde est harmonie et que l'homme peut y jouir d'un sentiment de plénitude dans la coïncidence avec soi. À quelques siècles de distance, Montaigne et Rousseau invitent donc au bonheur d'exister qui se reconnaît dans le sentiment d'être à soi.

C'est un autre regard sur le 18^e siècle qu'offre Roch Duval en présentant une discussion autour du concept du bonheur dans «Pietro Verri, théoricien milanais du bonheur». Après avoir rappelé la définition de Maupertuis du bonheur comme «la somme des biens qui reste après en avoir retranché tous les maux», l'auteur introduit la réponse de Verri dans son texte *Idées sur la nature du plaisir et de la douleur* écrit en 1772. À partir de son expérience de soldat à la guerre de Sept ans, Verri a élaboré sa réflexion sur la nature du plaisir qui ne serait que la suppression rapide de la douleur. C'est même cette dernière qui ferait agir les humains et qui serait le moteur de la civilisation. Verri attache donc plus d'importance aux plaisirs moraux des hommes vivant en société et c'est en cela qu'on le dira précurseur des idées de l'utilitarisme.

Dans «Existence malheureuse et temporalité», Dominic Desroches livre ses «Réflexions kierkegaardiennes sur le sens de l'existence». Chez Kierkegaard, le malheur est relié à une interprétation inadéquate du temps. L'homme heureux serait celui qui est présent à lui-même, car celui qui fait le choix de se choisir lui-même, en continuité éthique avec lui-même, peut forger sa propre histoire. Il accepte son rapport au temps dans le temps. Ainsi la vie n'est plus désespoir, elle s'appuie sur l'éthique et elle devient belle. La démonstration fait voir l'homme enfermé dans le malheur; gardant «la tête dans le passé ou dans l'avenir», il n'arrive pas à se rattacher à un présent signifiant pour lui. Ainsi, la perte du sens de la vie nous mènerait vivant, sur le chemin de la mort. Le chrétien Kierkegaard situe cette réflexion sur la possibilité du bonheur dans l'expérience de l'agir humain, tout en attendant beaucoup plus de félicité de la béatitude éternelle.

Trois textes abordent la question du bonheur par le biais d'un regard sociologique sur la société américaine, surtout, mais il décrit principalement ces sociétés nées du siècle des Lumières et de sa foi dans le progrès social et humain. Utopies, mouvements révolutionnaires, abolitionnistes, féministes s'appuyant sur les théories évolutionnistes, socialistes, libertaires, égalitaires abondent tout au long du 19^e siècle et se concrétiseront dans les révolutions, guerres, réformes qui continuent d'agiter la plupart des sociétés engagées dans la modernité. Les idéologies du progrès promettent un bonheur collectif et l'individu est appelé à travailler ici-bas à la réalisation de ce destin politique. L'analyse du discours de deux féministes américaines de la fin du 19^e siècle, celle d'un roman de

Jack London, où on rencontre un aventurier moderne en quête du bonheur, et une description de la république du divertissement à travers l'évocation de romans utopistes et d'anticipation qui ont marqué le 20^e siècle illustrent comment les idéologies se traduisent dans les destins individuels et les œuvres littéraires d'une époque.

Dans «L'utopie féminine américaine au 19^e siècle : Victoria Woodhull et Tennessee Claflin», Camille Raymond évoque deux figures du mouvement féministe radical à travers l'analyse de leur discours utopiste pour l'égalité des femmes et l'amour libre. L'originalité de l'analyse est qu'elle tient le corps comme fil directeur de l'interprétation des discours. Ainsi, ce sont autant de pratiques de libération qui sont dévoilées ici et qui imposent une nouvelle morale basée sur l'amour, le désir mutuel, la liberté. Le bonheur apparaît ainsi comme la réalisation de l'égalité des corps entre eux et comme subversion des rapports dominants permettant l'émergence d'un nouveau corps utopique, le corps fraternel.

Écrit au début du 20^e siècle, *Martin Eden* est ce roman de Jack London qui raconte l'itinéraire d'une quête du bonheur en Amérique. Je montre dans cette analyse que les idéologies politiques et sociales traversant la société de l'époque se heurtent et s'affrontent au cours de ce récit en partie autobiographique de Jack London. Apologie de la lutte pour la survie et du succès personnel ou dénonciation de la bourgeoisie et des mécanismes de fabrication de la renommée littéraire, le récit oscille entre ces deux pôles jusqu'à la fin, illustrant les contradictions du romancier et de son époque.

Jean-Serge Baribeau propose dans «Bonheur insoutenable et merveilleux malheur» d'initier le lecteur au paradoxe du bonheur. S'appuyant sur l'analyse de romans d'anticipation et de phénomènes comme la publicité, l'auteur fait la critique de cette notion actuelle du bonheur comme la promesse de l'euphorie perpétuelle dans l'univers de la consommation et du divertissement. Les mirages du «meilleur des mondes», sous l'œil bienveillant et contrôlant de *Big Brother*, détourneraient l'attention des individus d'une vraie quête du bonheur.

Et si l'on prenait «Le risque de vivre»? C'est l'invitation lancée par Guy Bourgeault à la fin de ce dossier. Quand la peur et l'angoisse sont alimentées par les normes d'un nouveau moralisme qui incitent à taire les détresses et à s'empêcher de vivre, il est temps de se familiariser avec l'incertitude, relançant la quête du bonheur sous le signe de l'ouverture et du risque.

Dans «La profondeur au cœur de *L'œil et l'esprit*», Guylaine Chevarie-Lessard éclaire le sens de l'essai de Merleau-Ponty sur l'expérience privilégiée de la vision par le peintre en révélant la dimension de profondeur ontologique propre à la vision qui a été négligée par la science et la philosophie modernes. En redoublant l'expérience de la vision et en dévoilant la profondeur, le peintre mettrait en scène ce que Merleau-Ponty considérait comme notre rapport originaire au monde. L'auteure conclut que la peinture a néanmoins besoin de la philosophie pour être réflexion, car c'est le langage qui en fait apparaître la richesse du sens et de l'expérience.

Michèle Emond
Sociologie
Collège Édouard-Montpetit

1. Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Paris, Livre de Poche, 2002.